

# Le Val-d'Oise à l'époque gallo-romaine

## La céramique gallo-romaine

Dans le Val-d'Oise comme ailleurs, la céramique constitue le plus souvent la grande majorité des vestiges trouvés lors de la fouille des sites gallo-romains.

Effectivement, gongez à tout ce que représente la céramique :

- les tuiles, les briques, les éléments de constructions,
  - la vaisselle (assiettes, écuelles, gobelets, etc),
  - les instruments culinaires (marmites, faiselles, couvercles, mortiers, etc)
- mais aussi tout ce qui est récipient permettant le stockage, le transport des solides et des liquides : on connaît les grands vases à provision que l'on appelle dolium, les amphores pour le transport du vin ou de l'huile. Ajoutez à cela l'équivalent de nos pots à confiture, verres à moutarde, bouteilles, emballage carton..., vous aurez alors une idée de la quantité de céramique utilisée.



Dans la céramique, il faut inclure également l'ensemble des lampes à huile, des statuettes de terre cuite.

Il n'est pas étonnant alors que l'activité du potier soit quasi industrielle ; c'est forcément du travail de grande série, organisé dans des ateliers plus ou moins importants selon le type de céramique.

Nous insistons ici essentiellement sur la fabrication de la poterie et sur les différents types rencontrés en Gaule :

- la poterie dite de luxe ou sigillée,
- les autres poteries fines,
- la poterie commune.

La sigillée est une céramique à glaçure rouge, brillante, bien connue des archéologues et très bien étudiée. C'est le principal témoin chronologique de la période gallo-romaine. Elle a d'abord été fabriquée en Italie, mais est devenue rapidement le monopole des potiers gaulois dès le 1<sup>er</sup> de notre ère. Les lieux de fabrication se multiplient, d'abord à Lyon, puis dans le Sud de la Gaule, et dès la fin du 1<sup>er</sup> siècle, dans le Centre (dont la principale officine est Lezoux), enfin le Nord-Est de la Gaule, en particulier en Argonne, en Lorraine, Alsace et le long du Rhin.

La préparation de l'argile demandait un soin particulier. Elle était placée dans des bassins où elle séjournait assez longtemps. Elle était ensuite malaxée, puis épurée par décantation.



Les sigillées lisses étaient tournées, puis finement lissées. Les sigillées décorées étaient soit fabriquées dans des moules en terre cuite qui reproduisaient en négatif le décor souhaité, soit décorées par excision avant cuisson, par rajout d'un relief d'applique, par une molette passée sur la terre humide, soit ornées à la barbotine. Les maîtres-potiers imprimaient parfois leurs noms sur le fond du vase ou le mêlaient au décor.

Après une première période de séchage, les vases étaient démoulés, on leur ajoutait un pied, puis on les trempait dans une argile très fine et liquide qui permettait d'obtenir la glaçure. La production était ensuite séchée dans un atelier, à l'abri du soleil et des courants d'air.

La cuisson s'effectuait dans des fours à sole perforée (voir dessin). Le chargement était important et pouvait atteindre 10 000 pièces. Pour éviter

les contacts entre les céramiques d'une part et la flamme et la fumée d'autre part, ces dernières étaient canalisées par des tubulures démontables et fixées à l'argile. La chambre de chauffe était ainsi isolée du foyer. Les céramiques étaient alors rouges par oxydation du fer contenu dans l'argile. La cuisson devait dépasser les 950° pour assurer un début de vitrification qui donne à la sigillée une glaçure particulière.

### Les autres poteries fines

Les céramiques fines ont bénéficié de l'apport des techniques de la sigillée, par l'emploi du tour, du four et de l'organisation des ateliers. Elle se développe dès le 1<sup>er</sup> siècle avant de nombreux types : terra nigra et terra rubra, céramique à couverte micassée, vases tonnelets, vases à couverte métalliscente, vases engobés, etc. Elle puise son registre de formes aussi bien dans le fond gaulois que dans le catalogue nouveau de la sigillée.

Toute cette céramique a, en commun, une préparation et une fabrication soignées.

La cuisson s'effectuait dans des fours à soles perforée, semblables à ceux de la sigillée, mais sans tubulures. La conduite du four est assez délicate selon l'effet recherché. On peut résumer les cuissons, sommairement, selon les résultats obtenus :

- la cuisson oxydante où tout le carbone a été brûlé ; l'oxygène se mélange alors au fer contenu dans l'argile. La poterie est de couleur beige à rouille.

- la cuisson réductrice où, au contraire, on garde le maximum de carbone. Le carbone se mélange alors au fer, la couleur varie du gris au noir. On peut renforcer cet effet en provoquant de la fumée qui augmente la proportion de carbone : c'est la fumigation qui donne de beaux noirs ou gris ardoise. Il faut alors boucher tous les orifices du four lors du refroidissement pour empêcher l'oxygène de l'air de réoxyder les céramiques.

Ces céramiques participent à de grands courants commerciaux moins importants que ceux de la sigillée, les centres de production étant en général moins regroupés.



### La poterie commune

De fabrication artisanale et familiale, montée au colombin à l'époque précédente, la céramique commune profite, à partir de la première moitié du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, des apports techniques des autres céramiques et du changement économique survenu après la conquête. Deux points la séparent des autres céramiques. L'un se place au niveau de la fabrication : préparation et finition sont moins poussées, l'autre est d'ordre commercial : son aire de diffusion est régionale (de l'ordre de 30 à 50 km de rayon semble-t-il).

L'argile est moins épurée. Au contraire, on lui ajoute des éléments plus grossiers, entre autres du sable, qu'on appelle dégraissant. Il s'agit, de cette manière, de rendre les céramiques plus résistantes aux déformations et aux fractures pendant la cuisson. Les poteries tournées en série subissent un lissage rapide. Elles sont peu décorées.

Après séchage, les céramiques sont cuites dans un four à sole perforée. La cuisson semble moins délicate. Deux effets sont recherchés qu'on peut schématiser ainsi :

- une pâte aussi étanche que possible pour les assiettes, écuelles, bols, marmites, etc., obtenue en cuisson réductrice, permettant facilement des températures élevées de l'ordre de 950 à 1 020° C. Les couleurs sont gris clair à noir, bleutée, gris brun,

- une pâte restant poreuse pour la fabrication des amphores, cruches, tèles, mortiers. Ce résultat est obtenu en cuisson oxydante, à une température moins élevée, donnant des couleurs variant du blanc au rouge.



## Les Gaulois en Vallée de Montmorency

**D**es Gaulois auraient-ils séjourné en Vallée de Montmorency ? C'est possible. Il existe quelques preuves fiables. Des objets de l'époque gallo-romaine ont été découverts, tout comme des chemins celtiques. Le reste n'est que suppositions. Mais allez savoir !

Vous vous souvenez peut-être du cinéma « Le Celtic » à Deuil-la-Barre, aujourd'hui fermé. Pourquoi une telle dénomination ? Pour M. Bourlet, historien et conservateur du musée d'histoire locale de la ville de Deuil-la-Barre, ce n'est pas un hasard !

Incroyable ! Un jour, alors qu'il piochait dans son jardin, un Deuillois a découvert des poteries datant de l'époque gallo-romaine. Ces vestiges sont exposés au musée d'histoire locale de Deuil-la-Barre.

« Il y aurait certainement des choses à découvrir dans et autour du lac Marchais. A l'époque, les Gaulois faisaient des offrandes dans les lacs », raconte M. Bourlet, le conservateur du musée de Deuil-la-Barre.

A Deuil-la-Barre, on suppose l'existence d'une voie romaine rue Haute, et également au carrefour des Trois Communes.



Monnaies romaines trouvées dans le « Trésor d'Erment »

Un camp fortifié romain aurait probablement existé là où on trouve aujourd'hui l'hippodrome de Soisy-sous-Montmorency. « Les Romains avaient voulu s'implanter là, pour surveiller les environs. On peut en conclure qu'ils souhaitaient avoir un œil sur les Gaulois », suppose le conservateur du musée de Deuil-la-Barre.

Des historiens locaux pensent que la Butte Pinson, à Montmagny, se serait appelée Mont Sion. La butte aurait été un monument sacré sur lequel auraient été élevés des menhirs puis, au temps des Gaulois, un lieu de culte.

Des noms de villes, à l'étymologie celte évoquent l'époque gallo-romaine, comme Dioglio (Deuil-la-Barre), Granalidum, Gravelletum (Gros-lay).

### Des suppositions, plutôt que des certitudes

« Nous n'avons pas de certitudes sur la présence de Gaulois en Vallée de Montmorency. Il n'existe pas de textes », affirme M. Bourlet, historien et conservateur du musée d'histoire locale de Deuil-la-Barre. Les preuves tactiles n'existent pas. Les suppositions font loi : « Il faut se référer aux noms des villes. Certaines ont des racines celtiques, comme Deuil. On peut également s'appuyer sur la présence de mares sacrées, de vestiges gallo-romains, de voies romaines, ou de chemins celtiques. »